

son chèque, lentement et d'une main lourde, l'appel du téléphone se fit entendre. Edouard y courut, prit les deux cornets et sur la planchette :

—Allô ! Allô !

L'oncle put entendre alors les fragments de la conversation suivante, Edouard répondant à son interlocuteur invisible.

—M. Jacobson, c'est moi. Qui me parle ? Smith, rue d'Hauteville ? Connais pas. Que me voulez-vous ? Bon. Parlez plus distinctement. Je n'entends pas.

Et se retirant de l'appareil, Edouard dit à l'oncle, en riant :

—J'ai affaire à un Allemand. Il me baragouine. J'aime mieux votre accent, monsieur Routard.

Et il continua d'écouter.

—Recommencez. Vous dites ? Des billets avec l'acceptation de la banque ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Vous les croyez faux ? Ah ! ah ! Tirés par qui ? Je n'ai pas entendu. Par qui ? Patoche ? Connais pas. Si vous voulez les apporter. Oui, je suis à mon bureau jusqu'à onze heures, j'ai dit onze heures, apportez les billets, nous les examinerons. Tout de suite, je vous attends, c'est entendu.

Edouard accrocha les cornets à l'appareil et revint à César. Celui-ci debout, le contemplant.

—Voulez-vous me permettre une question ?

—Quoi donc, cher ami ?

—Ce sont de faux billets que l'on vous signale ?

—Oui, une vétille, quinze mille francs.

—Et le fauchaire, le fauchaire.

—Hein ? Vous dites ? Je ne comprends pas.

—Le fauchaire ? dit l'oncle dont les grosses mains tremblantes accusaient une violente émotion.

—Ah ! le faussaire ! Diable d'accent ! Un nommé Patoche.

—Ah !

—Qu'est ce que vous avez ?

—Rien. Je vous demanderai une faveur.

—Tout ce que vous voudrez.

—L'homme qui détient les billets, il va venir ?

—Cet Allemand ? Il a dû prendre une voiture.

De la rue d'Hauteville d'où il me téléphonait à la rue de Richelieu, il y en a pour cinq minutes.

—Permettez-moi d'achicther à votre entretien ? Edouard regarda l'oncle avec surprise.

—Certes, dit-il. Je n'y vois aucun inconvénient.

—J'ai le plus grand intérêt à chavoir che qui va che pacher.

—Tenez, voilà des journaux de ce matin... pour prendre patience. Lisez-vous les comptes rendus des théâtres ? On a donné hier la première à l'Ambigu d'une pièce militaire moderne. Cela représente...

Il fut interrompu par le sifflet d'un des tuyaux accoustiques. Il siffla pour répondre et mit le tuyau à son oreille, puis :

—Faites-le conduire dans mon cabinet. Je l'attends.

Et à l'oncle :

—Justement, c'est Smith ! Il n'a pas été long...

Une des portes, celle qui donnait sur le couloir, s'ouvrit. Un homme entra, long, mince, efflanqué, une tête de Christ allongée par une barbe en pointe, poivre et sel, de longs cheveux gris tombant sur le col d'une redingote noire très propre ; du linge immaculé. Il s'inclina à cinq ou six reprises d'une façon bizarre, non point en courbant le dos, mais en fléchissant sur les jambes, de telle sorte qu'il avait l'air de vouloir se mettre à genoux.

—M. Jacobson ? dit-il, regardant alternativement l'oncle et Edouard, et avec un horrible accent tudesque dont nous ferons grâce à nos lecteurs.

—C'est moi, monsieur, dit celui-ci.

Smith, aussitôt, expliqua ce qui l'amena et ce que nos lecteurs ont déjà compris en écoutant la conversation tronquée qui s'était échangée tout à l'heure par le téléphone. Trois billets à ordre de chacun cinq mille francs, échéant à la même date et signés de Patoche, avaient été présentés à sa caisse. Smith allait les écouler lui-même sur un autre négociant, en les endossant régulièrement, lorsque son caissier, qui connaissait la signature Jacobson, ayant été employé deux ans dans les bureaux de la Banque franco-américaine, avait cru

remarquer que la signature de l'acceptation était fautive. C'est là-dessus que voulant s'en assurer, Smith avait aussitôt téléphoné à la banque. Il tira les billets de son portefeuille et les présenta à Edouard. Du premier coup d'œil celui-ci reconnut qu'ils étaient faux.

—Vous porterez plainte, monsieur, dit Edouard. Ce Patoche doit être un coquin qui n'en est pas à son coup d'essai.

Il allait poursuivre quand, pour la seconde fois, le sifflet d'un des tuyaux l'interrompit. Il y eut le même jeu de scène. Mais l'oncle César et Smith, qui regardaient le banquier, lui virent tout à coup manifester la plus vive surprise.

—Eh bien, dit-il en replaçant le sifflet dans la trompe du tuyau, voilà qui tombe à merveille.

—Quoi donc ? interrogea César.

—Savez-vous qui l'on m'annonce ? qui demande à me parler ?

—Qui ?

—Ce Patoche lui-même ?

Il y eut stupéfaction chez Smith et chez Routard, mais elle se traduisit chez l'un et chez l'autre de deux manières différentes. L'oncle avait fait vers Jacobson un mouvement, les mains tendues. Et il avait dit, brusquement :

—Laichez-le entrer. Ne le renvoyez pas ! Cheulement, il ne faut pas qu'il me trouve ichi.

—Quel diable d'intérêt avez vous donc avec lui ?

—Plus tard, plus tard vous le chavez !

—Bon. Soyez sans inquiétude. Je vais dire qu'on l'amène dans un des bureaux voisins.

D'autre part, Smith, le premier moment d'émotion passé, caressait sa longue barbe d'un air méditatif. Il avait remis les billets de Patoche dans son portefeuille et il regardait l'oncle César en essayant de comprendre ce qui se passait en lui.

—Evidemment, dit-il à Jacobson, ce Patoche, après avoir fait les billets et les avoir lancés dans le commerce, a fini par se procurer quinze mille francs. Et comme il craint avec raison d'être inquieté, il veut les retirer de la circulation avant l'échéance.

—Cela est certain, dit Jacobson.

—D'endosseur en endosseur, il sera parvenu jusqu'à ma maison ; là on lui aura dit que j'étais rue de Richelieu et il accourt.

Ses petits yeux clignotaient et ses doigts longs et maigres fourrageaient dans sa barbe. Il se demandait, en regardant Routard, comme Jacobson tout à l'heure :

—Quel intérêt peut rapprocher ce brave homme de Patoche ? Il y a peut-être là une affaire, ouvrons l'œil !

Et s'adressant au banquier :

—Monsieur, dit-il, les billets m'appartiennent, puisqu'ils représentent pour moi une valeur de quinze mille francs sortis de ma caisse. J'ai donc le droit d'en user comme bon me semble.

—A peu près, bien qu'en toute probité, connaissant leur fausseté, vous ne puissiez plus les relancer dans le commerce.

—Telle n'est pas mon intention. Voyez-vous, monsieur, les affaires sont mauvaises, depuis quelque temps, on a beaucoup de peine à gagner sa vie. Je comprends jusqu'à un certain point, sans toutefois l'excuser, la mauvaise action de ce Patoche, c'est peut-être un imprudent beaucoup plus qu'un coquin, alors, s'il redemande ses billets en les remboursant, je suis tout prêt à les lui restituer. Est-ce votre avis ?

—Cela vous regarde.

—Seulement, je vous l'ai dit, les affaires sont dures, pour moi comme pour lui, alors, je lui demanderai, à cet homme, un petit bénéfice, très léger, pour le punir, car il faut bien un châtement. Jacobson se mit à rire.

—Ma foi, j'aimerais mieux que vous le livriez tout simplement à la justice, mais à tout prendre je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous lui fassiez payer sa vilaine action.

Depuis quelques instants l'oncle César s'agitait, se tournait et se retournait sur sa chaise. A la fin il n'y tint plus. Il s'approcha de Jacobson et de Smith.

—Monchieur, dit-il à ce dernier, chi j'ai bien compris, vous allez mettre à prix ces trois billets. Mais ch'il y avait une churenchère, vous les cède-riez au plus offrant.

Smith fut embarrassé. Il tortillait entre le pouce et l'index l'extrême bout de sa barbe.

—Mon Dieu, je ne dis pas non, je ne dis pas non.

—Ch'est tout ce que je voulais chavoir. Je vous prierai maintenant de jeter un coup d'œil de mon côté lorchque vous débattrez votre affaire avec Patoche. Je rechterai dans che cabinet. M. Jacobson, vous permettez ?

—N'êtes-vous pas chez vous ? fit le banquier très intrigué.

—Vous recevrez Patoche dans le bureau voisin et vous lacherez la porte ouverte, afin que je puiche tout entendre. Vous vous tiendrez près de la porte, monchieur Smith, car il faut également que vous me voyez !

—C'est entendu, monsieur, c'est entendu, disait Smith étonné.

Jacobson s'approcha de l'oncle et à voix basse : —Je ne comprends pas un mot à tout ce qui se passe, vous ne voulez pas m'expliquer.

—Plus tard, vous dis-je, plus tard !

—Vous n'avez pas besoin de moi ?

—Non.

—Alors, je vais faire introduire Patoche dans le bureau voisin et j'irai à mes affaires.

—Je vous chuis bien reconnaissant.

—Au revoir.

—Au revoir, monchieur Edouard.

Jacobson souffla dans le tuyau. Un coup de sifflet répondit. Alors le banquier ordonna :

—Conduisez M. Patoche dans le bureau No. 4. Ne lui faites pas traverser mon cabinet. Faites-lui faire un détour par les titres et les ordres de Bourse.

Il replaça le sifflet et sortit. Smith entra dans le bureau No. 4. L'oncle César resta dans le cabinet de Jacobson. Quelques minutes après, il entendit entrer dans la pièce voisine dont la porte était restée ouverte selon sa recommandation, et le dialogue suivant parvint jusqu'à lui :

—C'est à monsieur Jacobson que j'ai l'honneur de parler.

Tout de suite l'oncle César avait reconnu la voix. C'était bien Patoche !

—Non, monsieur, je suis le banquier Smith, de la rue d'Hauteville.

L'oncle César, malheureusement, ne pouvait surprendre les jeux de physionomie, mais la voix de Patoche s'étant tout à coup altérée, il jugea que le misérable devait être ému quand il dit :

—Justement, monsieur, je venais de la rue d'Hauteville

Et tout de suite, très vite, comme pour se débarrasser d'une affaire importune :

—Vous avez dû recevoir trois billets sur Jacobson, à mon ordre, de cinq mille francs chacun, échéant fin septembre.

—Oui.

—Pour des raisons de cœur, des raisons de famille, je tiens à retirer ces billets de la circulation.

Smith était sur le seuil ayant à sa gauche Patoche, à sa droite l'oncle César. César vit son œil droit sourire.

—Eh ! eh ! monsieur Patoche, vous y tenez, à ces billets.

—Oui, monsieur, et puisque voici les quinze mille francs... Du moins les avez-vous encore ?

—Les voici, monsieur.

Smith les montra, alternativement à gauche et à droite à César et à Patoche, comme le crieur de l'hôtel des ventes exhibe les objets aux surenchères pour tenter les amateurs.

Puis il les refourra soigneusement dans sa poche. Et avec un flegme admirable.

—Ces billets sont d'un faussaire. L'acceptation Jacobson est imitée.

—Hélas ! monsieur, dit Patoche, je vous ai dit qu'il y avait pour moi des raisons de cœur, de famille, à posséder ces billets. Les membres d'une même famille ne sont pas tous honnêtes. Hélas ! J'en sais quelque chose, et cela me coûte quinze mille francs.

Patoche poussa un soupir assez bruyant pour que l'oncle l'entendit :

—Je vous plains de toute mon âme, monsieur, dit Smith gravement.

—Voici les quinze mille francs, monsieur, rendez-